

À

KARINA,

ma fille chérie

I

« Me voilà bien ! »

Seule, abandonnée sur un trottoir, au milieu d'une foule hétéroclite agitée d'hommes d'affaires en costumes gris et de femmes en tailleurs stricts, de mères de familles traînant leurs mioches et de touristes qui passent à côté de me moi sans me voir, je ne suis pas vraiment rassurée, d'autant plus que tout peut arriver dans ce monde plein de périls qui est le nôtre et dans un pays qui n'est pas le mien :

« C'est quand même malheureux que les gens ne soient pas capables de faire attention à leurs affaires. »

Le voyage en avion s'était pourtant bien passé. Mon premier voyage. Je vous avoue que je n'étais pas bien rassurée au départ, mettez-vous à ma place. On a beau dire, on a beau faire, il est toujours impressionnant de quitter la terre ferme pour se retrouver au milieu des oiseaux.. C'est que, quand on est là-haut, si on a un problème, il n'est pas question de ce garer sur le côté, de s'installer sur un petit nuage le temps de réparer. Non, ça ne se passe pas du tout comme ça dans l'aéronautique, t'avances ou tu tombes, c'est marche ou crève, comme dans la légion, on ne plaisante pas avec les lois de la gravitation du père Newton :

« Et en plus, on était au-dessus de l'océan et je ne sais pas nager. »

Question confort, le voyage, ce n'était pas ça. J'étais dans le noir, même pas un hublot pour voir le paysage, ça tremblait de partout et on était serrés comme des sardines. Heureusement, j'ai fait connaissance avec des congénères du monde entier et très sympathiques, et j'ai appris des tas de choses. J'ai rencontré une japonaise immense et une australienne un peu avachie, qui avait fait le tour du monde. Je me souviens aussi d'une petite française timide et d'une anglaise très digne. Bien sûr, les américaines étaient les plus nombreuses mais il y avait des familles et des groupes... Après être passées au contrôle, nous sommes parties en tapis roulant, ça, j'ai aimé, c'était amusant, même si parfois ça faisait un peu peur. Ensuite, on nous a chargées dans de petits chariots, les unes sur les autres, ce qui était fort désagréable, avant de nous mettre dans l'avion, et là, la température a baissée brusquement, c'était glacial à l'intérieur alors que, dehors, il faisait plutôt chaud en ce soir d'été et la différence était si brusque qu'elle m'en aurait presque fait craquer les jointures. Heureusement que je suis assez solide mais j'ai une collègue qui s'en est tirée avec des bosses et une autre avec une déchirure au côté droit, mais je crois que c'était arrivé avant :

« Bref, je crois vous avoir assez bien décrit mon premier voyage en avion dont je garderai, malgré tout, un assez bon souvenir. »

C'est après qu'est arrivé cet incident grave qui m'a mise dans la préoccupante situation où je me trouve en ce moment :

« Mesdames et Messieurs, nous allons atterrir à L'aéroport de paris Charles de Gaulle dans quelques minutes. Veuillez attacher vos ceinture et relever vos tablette... »

Enfin, je vous passe les détails, et, de toutes façons, nous n'avons ni ceintures ni tablettes. Je fis bientôt exactement, en sens inverse ce que j'avais fait au départ avant de me retrouver dans une grande salle, bondée, pour ce qu'on était en période de vacances, et dans de longs couloirs, où je fus poussée comme une princesse, dans d'interminables couloirs peuplés d'une foule très cosmopolite se croisant dans toutes les langues de la terre. J'étais trop fascinée par ce que je voyais autours de moi pour faire attention. Et puis, qu'aurais-je pu faire de plus ? Crier ? M'enfuir sur mes roulettes ? Mon propriétaire m'avait laissée sans surveillance, l'espace d'un instant, afin d'acheter son journal favori dans une librairie de l'aéroport quand j'ai senti une main me saisir et m'emmener rapidement, à travers la foule que je heurtais parfois au passage, jusqu'à une voiture garée à la sortie :

« J'ai l'impression que je devais être bien précieuse à ce moment-là pour que cet inconnu ait pris de tels risques dans cet endroit qui est aussi surveillé. »

Mais, si j'étais si précieuse, pourquoi mon propriétaire ne m'a-t-il pas mieux surveillé ? On n'abandonne pas ainsi, même un simple bagage, des annonces ne cesse de le dire :

« Nous vous rappelons de ne pas laisser vos bagages sans surveillance et de nous signaler tout colis suspect.... »

J'ai vraiment eu de la chance de ne pas me faire exploser, j'ai une amie de l'usine qui m'a dit que ça arrive parfois dans les gares et les aéroports, elle le tenait d'une autre qui était venue pour une réparation :

« Se faire sauter, si jeune, ça n'aurait été vraiment pas de veine. »

Enfin, quoi qu'il en soit, si j'étais précieuse, il aurait pu faire plus attention à moi, ce monsieur, et tout ça ne serait pas arrivé. C'est bien la peine d'être habillé comme un banquier quand on se conduit comme le dernier des étourdis. Celui qui m'a enlevée, au-moins, il avait une tenue adaptée à l'emploi, chaussures de sport et vêtements légers, pratiques pour courir. Il a couru vers la sortie et m'a lancée sans aucun ménagement dans une voiture qui l'attendait là et qui a démarré en trombe :

« J'étais morte de peur et je voyais ma dernière heure arrivée. »

C'était bien la peine d'être née dans une des meilleures maisons, moi, valise de voyage à roulettes avec une coque cent pour cent polycarbonate, la plus légère et la plus résistante jamais conçue, un produit haut de gamme garanti dix ans, me voilà enlevée comme un vulgaire sac à main et jetée dans un coffre surchauffé où je suis secouée et projetée d'une paroi sur l'autre, tandis que la voiture de mes voleurs, file vers une destination inconnue. Heureusement, je suis solide et ne craint pas les rayures :

« Ce serait dommage parce que je suis jolie. »

J'ai une jolie couleur grise qui brille au soleil avec des dessins réguliers, comme des vagues perpendiculaires s'arrondissant doucement sur ma coque supérieure. Je suis plutôt petite, rien à voir avec les grandes japonaises, mais j'ai tout de même tout ce qu'il faut là où il faut, une poignée sur le flanc et une autre, télescopique, comme disent les commerçants, qui me met à la hauteur des plus grands :

« Et moi qui étais si heureuse, dans le magasin, d'être achetée par quelqu'un qui me paraissait si bien. »

Le snobisme d'une valise est d'être achetée par quelqu'un qui soit digne d'elles, et il semblait que ce fut le cas :

« Quand je voyais mes pauvres collègues achetées par des mémères avec des petits chiens, surtout les mâles, le cauchemar de la valise. Imaginez qu'on vous pisse dessus à longueur de temps ? »

Ce n'est certes pas très agréable de se faire pisser dessus, et si ça arrive à des valises de très bonnes familles, parce qu'elles ont été posées malencontreusement au mauvais endroit, ce n'est pas la même chose quand c'est à jet constant et par le même cabot, furieux que nous soyons trop dures pour ses dents :

« Je crois que ça m'aurait plu d'être chien, rien que pour pouvoir faire pipi sur les valises et leur mordre les roulottes. »

Non, décidément, j'avais de la chance, car cet homme n'avait pas l'air du genre à laisser les chiens inconnus mordre les roulettes de sa valise et de plus, il avait l'air soigneux et ne m'avait pas bourrée, ainsi qu'on gave une oie, ne mettant dans sa valise que le stricte nécessaire. Mais je ne peux pas vous en dire plus, à cause du devoir de réserve :

« Une valise, c'est comme un médecin, elle ne doit rien révéler de ce qu'on met dedans. »

Enfin voilà, j'étais casé, comme on dit dans notre métier, et j'étais heureux avec mon premier propriétaire. Mais mon bonheur fut de courte durée :

« Moi qui espérais faire ma vie avec cet homme qui me semblait si bien. »

Bientôt, je sens que la voiture s'arrête. Le coffre s'ouvre et je vois apparaître deux hommes dans la lumière vive du soleil, dont un prend un tourne-vis :

« Ça, je n'aime pas ça du tout ! Imaginez-vous qu'on vous ouvre le ventre avec un tourne-vis, vous verrez que c'est très désagréable. »

Heureusement, le second a l'idée de faire jouer mes serrures et je m'ouvre sans faire de manières, mon propriétaire avait eu la bonne idée de ne pas me fermer à clefs :

« Il n'y a rien... »

Ils me fouillent dans mes moindres recoins sans égards pour mon intimité. C'est vrai, on a beau n'être qu'une valise, on en a néanmoins sa dignité :

« À mon avis, il ne les a pas mis là-dedans, sinon il aurait fermé la valise à clés. »

Il est pas bête, même s'il a une très mauvaise haleine. Il aurait pu rentrer dans la police. Non parce qu'il a une mauvaise haleine, mais parce qu'il a un bon esprit de déduction. Je ne sais pas si les policiers ont des valises spéciales, j'ai juste connu une sacoche de médecin et une valise qui a fait carrière dans la diplomatie. Ça c'est une belle carrière, presque autant que travailler dans la bijouterie :

« Mais pour ça, c'est comme quand on est valise de musicien, il faut être capitonnée, c'est une spécialité et j'ai raté mon BAC , le diplôme de Bagage Antivol Capitonné, j'ai juste eu mon BEPC, Bagage Élémentaire de Première Classe, ce qui n'est déjà pas si mal et me suffisait, étant donné que je voulais juste voyager pour le plaisir et non en faire un métier. »

Enfin, la fouille terminée, et elle n'a pas été longue, celui qui a mauvaise haleine et qui aurait pu être policier a déduit, fort justement :

« On a été joués, cette valise n'était qu'un leurre. »

Me faire traiter de leurre, moi, une valise de luxe avec roulettes et coque cent pour cent polycarbonate... Enfin, ce n'est pas le moment de m'emballer car le danger est grand. Le second vient de déclarer :

« En attendant, il faut nous en débarrasser tout de suite, ce n'est pas la peine qu'on nous trouve avec. »

Je suis terrorisée et j'ai les poignées qui tremblent. Je suis refermée prestement, avec tout mon contenu, les vêtements de rechange de mon propriétaire que ces deux malotrus ont froissés. Il ne va pas être content de moi quand il va les voir dans cet état. Et dire que je suis munie de sangles spéciales pour que les costumes et chemises ne soient pas chiffonnés :

« Je connais un endroit. Viens voir par là. »

Je n'ai pas vu ce qu'il montrait du doigt mais je ne suis pas rassurée du tout quand il me prend sans ménagement et m'emmène un peu plus loin :

« Personne n'ira la chercher ici. »

Je n'ai que le temps de regarder le vide par-dessus le parapet

« Eh, mais c'est que je n'ai pas fait parachutisme, moi ! »

L'ignoble individu me balance dans le vide et je dégringole dans une décharge après m'être violemment cognée contre le mur et avoir rebondie un nombre incalculable de fois. Je dois être toute cabossée :

« En plus, ça sent mauvais, ici. »

Il y a de tout là où j'ai atterri. De vieilles poussettes déglinguées, une carcasse de vélo, des meubles cassés, tables, chaises, lits... De quoi équiper toute une maison. Des bouteilles brisées d'où se répand cette odeur âcre, de la vaisselle en miettes, sans doute le résultat de scènes de ménages, et tout un tas de saloperies et d'ordures en plus ou moins mauvais état parmi lesquelles, à ma grande horreur, je vois circuler des rats. Ce n'est pas qu'ils soient dangereux pour moi, car ils ne peuvent entamer ma matière, mais tout de même, je n'aime guère ces animaux-là. Je suis au comble du désespoir :

« Ah, si ma pauvre mère me voyait. »

Ma pauvre mère qui était si fière quand j'ai réussi mon BEPC et si heureuse de me voir partir avec un homme si bien :

« Qu'est-ce qu'elle dirait ? »

Vous me direz que ma mère n'était une simple toile de jute qui a épousé un coffre à jouet de bonne famille, mais elle s'est usée jusqu'à la corde pour que je puisse devenir ce que je suis, tant et si bien qu'à la fin les objets passaient à travers :

« Et tout ça pour ça ! Pour que je finisse dans une décharge. »

J'aurais du l'écouter quand elle me disait :

« Tu devrais faire sac à main. C'est une filière où il y a toujours du travail, vu que les femmes en changent avant même qu'ils soient usés. Et puis, tu peux faire une belle carrière dans le sac à main de luxe... »

Je n'ai pas voulu l'écouter et voilà le résultat. Moi qui rêvais de voyages et d'aventure, me voilà condamnée à pourrir dans une décharge...